

ETC



L'incroyable légèreté de la culture

Isabelle Lelarge, *L'inaccessible culture*, Galerie Verticale, Laval.
Du 23 mars au 23 avril 1995

Annie Molin Vasseur

Numéro 31, septembre–octobre–novembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Molin Vasseur, A. (1995). Compte rendu de [L'incroyable légèreté de la culture / Isabelle Lelarge, *L'inaccessible culture*, Galerie Verticale, Laval. Du 23 mars au 23 avril 1995]. *ETC*, (31), 46–49.

LAVAL

L'INCROYABLE LÉGÈRETÉ DE LA CULTURE

Isabelle Lelarge, *L'inaccessible culture*, Galerie Verticale, Laval. Du 23 mars au 23 avril 1995

Faut-il évaluer le poids d'une culture à la quantité de ses productions artistiques ou à leur niveau de rayonnement, à son adéquation au social ou à la pertinence de ses politiques culturelles ? Rien de simple, semble répondre Isabelle Lelarge, avec son installation intitulée *L'inaccessible culture*. Titre ambigu, pour le moins. Au départ de l'œuvre (travail *in progress*), ce titre renvoyait à la préparation de l'exposition. Isabelle Lelarge ayant, en tant qu'artiste, réclamé, aux organismes officiels concernés, l'envoi de toutes les publications des politiques culturelles des cinq dernières années de six pays (France, Suisse, États-Unis, Angleterre, Canada et Québec), elle n'en reçut pratiquement aucune. Elle dut intervenir, en tant qu'éditrice, pour obtenir ces documents qu'on lui envoya alors *illico presto*. Sur quoi Isabelle-artiste se mit à transformer, non sans humour, le tout en boulettes de papier en froissant chaque page des dites politiques.

J'avoue n'avoir pas tout de suite saisi le propos de l'exposition, non qu'il n'ait été clair avec l'aide du communiqué qui l'accompagnait (mais doit-on toujours lire les communiqués pour comprendre ?), mais simplement parce que je m'obstinais à me demander qui de l'artiste ou de l'éditrice¹ s'interrogeait sur l'inaccessible culture. Les deux, me répondra plus tard Isabelle Lelarge : « pour moi, l'art est une écriture sous une autre forme, je ne fais plus de différence entre un moi éditrice et un moi artiste. »

Mais une petite idée tournait dans ma tête et essayait de se frayer un chemin : inaccessible culture ! ? J'ai donc revisualisé mentalement l'installation telle que j'avais pu la découvrir à la toute fin (n'ayant pas suivi le déroulement du travail *in progress*). Au centre de l'espace, une sculpture en forme d'autel semblait sacrifier la totalité des dits documents qui, somme toute, ne représentaient pas un très gros volume : environ six mille pages de politiques culturelles pour les six pays (mais en français uniquement pour le cas du Canada), pour la période de cinq ans. Sur les murs de la galerie, les noms des pays étaient indiqués. Chacun occupait son espace, avec au sol et lui faisant face, un monticule plus ou moins imposant, suivant le cas, composé de boulettes de papier des pages photocopiées et froissées de ses politiques pour la période donnée. Toujours au mur, au-dessus des noms, de fines bandes de tissu noir les surplombaient en partie, telles des dessins stylisés de montagnes. L'éclairage venait pour sa part mettre en relief chaque amoncellement de papier et, débordant au mur, y circonscrivait de larges auréoles lumineuses. Ces trois éléments se répondaient formellement dans l'espace, allant de la plus grande clarté de la lumière au gris du papier, et jusqu'au noir

des lignes. Venaient s'ajouter quelques éléments supplémentaires, comme de longues barres de bois noir qui descendaient du plafond comme des « épées de Damoclès ». Enfin et j'aurais dû commencer par cela, un obstacle que j'avais oublié (pour l'avoir machinalement enjambé) était constitué dès l'entrée de l'exposition par une bande de tissu noir barrant l'accès. Faut-il sauter par-dessus les obstacles pour rejoindre une culture inaccessible, me suis-je mise à penser ? Si le grand public ne le fait pas toujours, les professionnels de la culture sont-ils devenus sans s'en rendre compte des spécialistes du saut à l'obstacle ? Dépassement assuré ou culpabilité garantie ? Ne serait-ce par exemple que pour pénétrer aujourd'hui l'intention des artistes qui doivent voler la plupart du temps sans filet ou plutôt sans références communes².

Près du communiqué, un autre indice nous était fourni en la présence d'une coupure de journal du *Devoir*, intitulée *La politique canadienne sous clé*. Cet article dénonçait le fait que rien n'ait filtré de ce qui s'était dit sur la culture lors des négociations en vue du libre-échange entre les USA, le Canada et le Mexique. Des bandes noires collées au mur, petits rectangles de lignes coupées, fragmentées, renvoyaient à la métaphore de la censure. Sortes de points de suspension dans l'espace, ils figuraient l'inaccessibilité à certaines prises de positions politiques (ou était-ce leur inexistence ?). En l'occurrence, on pourrait voir les accords de l'ALÉNA, comme signant une absence de protection de la culture des pays les moins performants (Canada et Mexique). Qui s'en étonnerait, quand on sait que les productions culturelles *étatsunienne*s sont contestées mais intouchables dans la culture mondiale actuelle ? Serait-ce donc que la culture des autres pays est devenue inaccessible ou invisible ?

Comment définir aujourd'hui la culture ? Est-ce vraiment, d'après Henriot, ce qui reste quand on a tout oublié ? Ce qui conduirait à l'individuation, un autre sujet, plus qu'une nouvelle culture : une toute autre civilisation ! (La future ?) Pour Isabelle Lelarge, la culture n'est pas seulement constituée de ses représentations artistiques et surtout pas de celles qui sont officialisées, comme le signalait une précédente exposition³, mais bien de « tout ce qui est symptomatique d'une époque ».

Avec les données de cette installation, j'en suis venue à la conclusion suggérée que, si en face de la France ou de la Suisse figurait un tout petit monticule, en face des États-Unis un monticule moyen et en face du Canada ou du Québec une énorme montagne, il était aisé de penser que plus une culture est constituée ou performante, moins il est

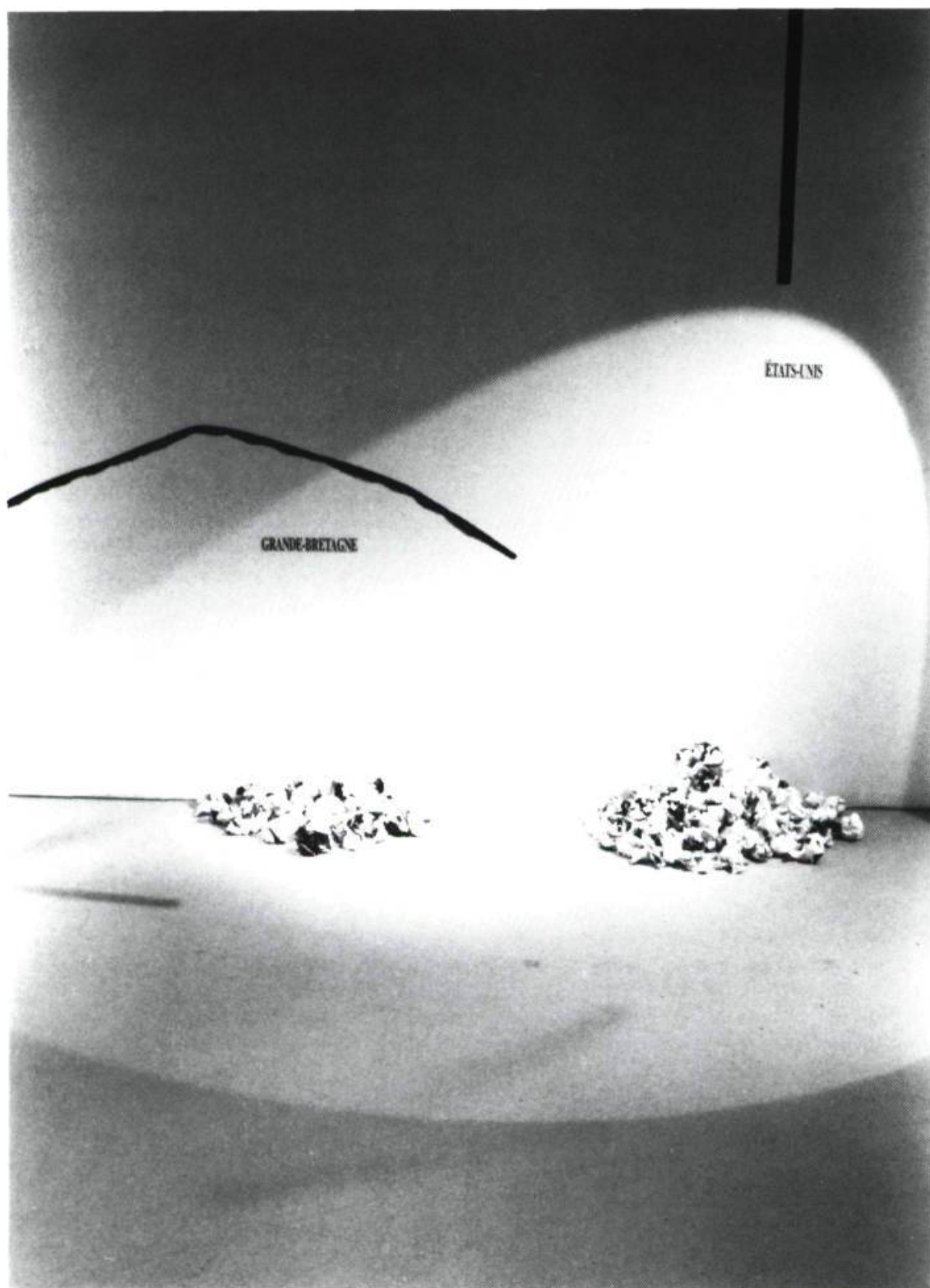


PHOTO : ISABELLE LELARGE

Isabelle Lelarge, *L'inaccessible culture*, 1995. Bandes élastiques, papier, bois, baguettes de bois, buste et objet décoratif du 19^e siècle, politiques culturelles; 860 x 600 x 426 cm (détail).

nécessaire de produire des documents pour la définir ou la modifier. Ce qui est très logique. Mais une petite idée continuait à vouloir se faire jour dans ma tête.

En fait, j'avais été troublée par le dessin de la ligne noire qui s'élevait ou non au-dessus du nom de chaque

pays. Cela ne pouvait pas ne pas suggérer une courbe graphique s'apparentant aux statistiques soit, par exemple, à la masse des œuvres produites dans chaque pays. « Rien de cela, me dira Isabelle, même si c'est vrai pour le Canada, le Québec ne possède aucune ligne ». Sans doute n'étais-je

pas tout à fait convaincue du fait d'une autre lecture possible, due à la ligne très pointue inscrite au dessus des USA. « Simple délire graphique », me répondra-t-elle.

Au fond, l'idée qui me titillait, c'est qu'une exposition de type conceptuel se doit par définition d'être très précise dans ses codes, de façon à en rendre la lecture claire. Une ligne ne peut figurer un sens et son contraire sans nous égarer, ce que confirmerait sans doute Isabelle-éditrice. Mais Isabelle-artiste, toute à la *scrap* des politiques culturelles, nous entraîne volontairement ailleurs, dans un monde onirique et poétique. Là, elle délaisse les statistiques et libère le dessin dans l'espace tel un tracé indépendant de toute donnée de base, tel une ligne en délire (au sens propre qui défait la lecture, la ligne). L'installation devient une invitation à entrer dans l'espace, à « entrer dans le dessin » (une invitation réitérée à travers plusieurs expositions de l'artiste). Peut-être une invitation à se perdre dans nos propres méandres intérieurs... inaccessible culture.

Sans doute ne pouvons-nous cerner totalement, dans son immédiat, une culture vivante, que nous procédions en théoriciens ou non, puisque la culture est une création continue, en mouvement, qui détruit ce qui la précède pour transformer ou diriger ailleurs l'énergie, les valeurs, les manières de vivre, les objets touchés par le quotidien ou par l'artiste. Mais on nous a appris que les civilisations, comme les cultures, finissent, dans une dernière transformation, par mourir *en s'éteignant*. Il y aurait là un énorme questionnement que soulèverait cette exposition : les cultures actuelles du continent nord-américain sont-elles encore à s'interroger sur leur devenir (vu la masse de leurs politiques culturelles) du fait de leur jeunesse, alors que les cultures européennes n'auraient plus le souffle du futur, et pourraient sembler décliner dans la représentation mondiale où seul l'esthétisme (beauté formelle des décadences) et la place qu'elles occupent donneraient le change ? On pourrait, en effet, en schématisant, évoquer la culture américaine très récente, d'une provenance plus populaire, plus brute au sens premier, énergétique (les premiers colons n'étaient pas des envoyés culturels !). Ceci n'exclut pas le fait qu'une culture charrie, du fait de ses débuts, des relents très aliénés de celle dont elle est issue (ici, l'europpéenne; les envoyés de la religion et du politique n'ont pas tardé à suivre les premiers pionniers). On peut aller jusqu'à voir la culture *américaine* comme étant en marche, pas encore conscientisée dans son contenu, face à des cultures française ou suisse fermées, arrêtées dans une articulation plus sophistiquée, plus esthétique et incontestablement plus formelle. Toute simplification n'excluant pas les complexités, souvent paradoxales qui la sous-tendent, on pourrait se demander si une nouvelle culture,

s'opposant ou s'éloignant de son origine, n'est pas contrariée en même temps par les phénomènes qui la croisent. Qu'on songe au *melting pot* migratoire qui agite le monde. La rencontre des populations sur une large échelle (physique ou en images) pourrait bien redessiner une civilisation qui, partant de toutes les données de base, ferait le saut dans l'inconnu d'une *autre* culture, ce qui est le propre de toute émergence fondamentale : une transmutation radicale. Sans doute faudra-t-il une longue période de recul avant que soient nommés les courants actuels qui nous traversent, nous transforment et nous créent.

Il y aurait bien d'autres questions que cette exposition suggérerait. La puissance d'une culture repose-t-elle sur la force d'expression de ceux qui la créent (artistes, enseignants, politiques ou simples citoyens) ou n'est-elle qu'une masse énergétique incontrôlée qui se dégage de la mouvance des courants sociaux-économiques ? Les politiques culturelles d'un pays pourraient-elles, si elles étaient très éclairées, transformer le déclin culturel d'un pays en une renaissance ? Dans le pire des cas, une politique culturelle n'est-elle que la bonne conscience d'un gouvernement ou une forme de marketing contemporain pour ajuster la consommation du public aux productions protégées par l'État ? Qu'en est-il de l'identité culturelle d'un pays ? Pourquoi avoir choisi de présenter ici le Québec parmi les nations constituées ? Doit-on voir dans les modèles choisis (six pays aux formes géo-institutionnelles différentes) des variations culturelles signifiantes dues à leurs structures politiques mêmes ? Les budgets de certaines cultures sont-ils détournés de la production pour alimenter leurs infrastructures : études et béton ? Une politique culturelle est-elle d'abord élaborée pour permettre un meilleur rayonnement d'un pays, subventionner un secteur favorisé ou pour limiter ses investissements dans ce domaine ? La représentation et la reconnaissance d'une culture, à un moment donné de son histoire, est-elle une réalité ou un leurre ? Qu'est-ce, encore une fois, qu'une culture : le reflet de ses politiques culturelles, la masse de ses productions ou cette impalpable aura qui l'accompagne ?

Bien avant tout m'intéresse la position d'Isabelle Lelarge qui, à travers cette démarche, interroge à la fois le sens et la forme de son propre rapport à la culture. D'une part, elle signe une installation incontestablement très belle sur le plan esthétique et d'autre part, elle nous offre un propos sinon déstabilisant du moins questionnant sur les enjeux actuels auxquels doivent se confronter les artistes. Je ne sais si elle a voulu toucher la question de la *responsabilité* de l'artiste face à la disparition ou à l'émergence d'une culture. Entre les deux courants artistiques contemporains dominants (qui soulignent la disparition par le

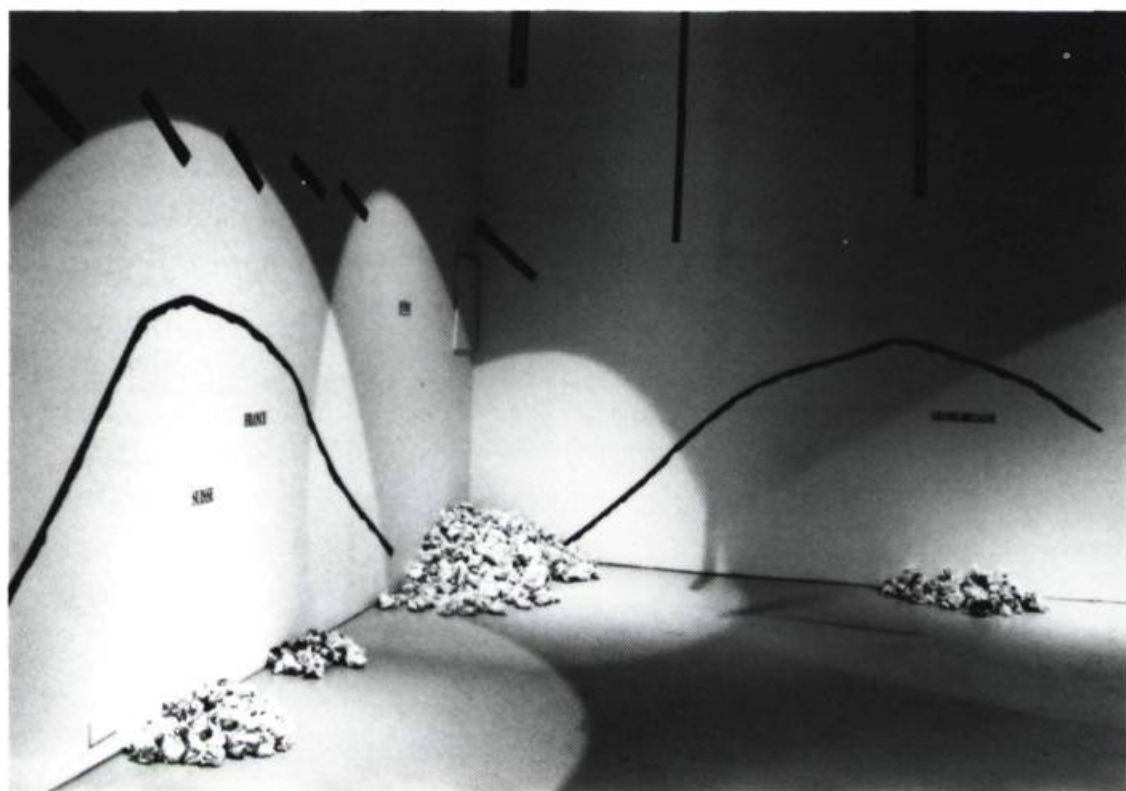


PHOTO : ISABELLE LELARGE

Isabelle Lelarge, *L'inaccessible culture*, 1995. Bandes élastiques, papier, bois, baguettes de bois, buste et objet décoratif du 19^e siècle, politiques culturelles; 860 x 600 X 426 cm (détail).

lessivage de la mémoire ou le *fossoyage* de l'art ou, au contraire, l'émergence en tentant de générer un nouveau contenu via les rappels obscurs de l'inconscient ou ceux plus éclairés du supra-conscient), Isabelle Lelarge se questionne et se répond en images. Au même titre que les gouvernements dont les politiques culturelles ne sont souvent que projections, n'ayant rien à voir avec la production artistique émergeant ailleurs, elle a utilisé sa propre présentation formelle pour la défaire au vrai sens de la création. Car théorie et pratique ne se superposent dans le même temps que dans l'art conceptuel pur et son propre travail, bien qu'étant issu du conceptuel, évolue dans une autre direction. Elle a froissé et envoyé promener ses *a priori*. Ce qui est le privilège de toute création. Car la création est légèreté, au même titre que la culture ou toute activité humaine, parce qu'elle émerge de ce qui la précède, s'en déleste, transforme, ou recrée ailleurs et différemment pour exister. Ou bien elle meurt à *petit feu*.

Inaccessible culture ? Reste à y comprendre le rôle actuel du pouvoir politique, social et celui de l'artiste (bien différent). Un pouvoir qu'il conscientise rarement aujourd'hui, tout occupé qu'il est à se maintenir à flot dans les mutations contemporaines, le plus souvent assis sur le trône vide de la représentation. Alors pourquoi ne pas relever un parallèle entre culture et création : une conscientisation d'être qui peut se graduer entre témoignage, mesure, refus, affirmation... voire disparition; toutes

les facettes et bifurcations d'un processus de développement dont on peut trouver des équivalences analogiques entre individus et groupes. Alors ligne noire ou pas, cela reste ouvert. Parfois la lumière. Toujours des questions.

ANNIE MOLIN VASSEUR

NOTES

1. Pour les étourdis à qui cela aurait échappé, notre chère Isabelle est directrice de la présente revue *Etc Montréal* !
2. Si vous manquez une exposition d'un artiste, vous manquez une marche et trébuchez souvent dans l'incompréhensible de la suivante. J'ai déjà qualifié de *fictions* la plupart des productions artistiques contemporaines, au sens d'une histoire individuelle intérieure qui habite chaque artiste. Chaque production n'est souvent que la représentation d'un iceberg, une partie d'un puzzle imaginaire qui ne peut se comprendre hors de la *fiction* globale et individuelle qui la sous-tend. Alors que, par contre, un tableau d'un artiste pris isolément dans une histoire récente de la peinture est lisible en lui-même, et non pas uniquement du fait que nous en connaissons les codes avec recul. Car l'horizon significatif de certaines époques se trouve stable et seules les variations formelles de chaque artiste nous préviennent alors des simples *transformations*. Pour nous qui basculons plus radicalement entre ancienne et nouvelle culture, comme pour tout changement de civilisation, il s'agit d'un changement fondamental (de contenu). Avant tout nouveau consensus, chaque artiste doit alors appréhender sa culture virtuellement et individuellement, et le spectateur doit également en percer le sens *individuellement* (les nouveaux codes n'étant pas encore identifiés).
3. «La chambre du critique», Centre des arts contemporains du Québec à Montréal, octobre 1992.